

NOVUYO ROSA TSHUMA

La Maison en pierre

roman traduit de l'anglais (Zimbabwe)
par Laurence Kiefé

ACTES SUD

À T. D.

PROLOGUE

Je suis un homme en mission. Une vocation, disons, pour réviser le passé, et un désir de façonner ce qui fut en présent et en avenir. Tout a commencé il y a deux jours, quand mon père de substitution, Abednego Mlambo, est venu me trouver dans mon petit logis, chargé d'une bouteille de Bell's et de deux verres en cristal serrés contre son cœur. Il était vêtu d'un de ses pantalons beige délavé qui lui arrive au-dessus de la cheville, de quoi lui donner une allure de fonctionnaire, et d'une chemise assortie.

Il tenait les verres avec le menton, celui du dessous coincé entre le pouce et l'index de la main tenant la bouteille de Bell's, celui du dessus lui muselant la bouche, si bien que sa voix me parvenait comme dans un rêve éveillé tandis qu'il disait, en levant sa main libre pour m'asséner une claque dans le dos, qu'il appréciait la façon dont j'avais pris son fils Bukhosi sous mon aile, en jouant les grands frères, que j'étais comme un fils pour lui et que, désormais, il me considérerait comme son fils de substitution.

Cela aurait pu être parfait, et j'aurais même pu en pleurer, car aucun homme ne m'avait jamais revendiqué comme son fils, si Abednego, son visage affaissé au teint clair brusquement accablé de tristesse, ne m'avait devancé en se mettant à verser des larmes pour ce Bukhosi, comme il le fait depuis la disparition du gamin. Si seulement il savait que son fils m'avait un jour fait cet aveu étrange : il aurait aimé que ce soit moi son père plutôt que lui, Abednego, et peu importe si je n'ai que vingt-quatre ans et Bukhosi tout juste dix-sept.

Ça fait plus d'une semaine qu'il a disparu, depuis début octobre. Oui, je dois le répéter pour y croire, ça me donne déjà l'impression que ce garçon n'a jamais existé : *Bukhosi a disparu*. BUKHOSI A DISPARU. Bukhosi a disparu. Abednego, la morve au nez, s'excusant de pleurer, s'est assis lourdement sur mon petit lit d'appoint, sans lâcher ni les verres ni le whisky. En observant ses larmes goutter dans le verre en cristal, comme les robinets les jours où la municipalité ne coupe pas l'alimentation en eau, j'ai tenté quelques gloussements compatissants. Il a avoué que cela lui était douloureux de prononcer à voix haute le nom du garçon, de guetter en permanence ses pas lourds sur le sol en béton ciré de mama Agnes et d'espérer voir apparaître sa tête ronde et noire à la porte du salon.

Je l'aurais volontiers pris dans mes bras mais, lui et moi, nous n'avions jamais vécu pareils moments. Je l'avais vu répondre aux étreintes de mama Agnes, se pencher pour respirer l'odeur de sa poitrine parfumée quand elle le serrait contre elle à son retour de l'usine de caoutchouc Butnam, où il passait de longues heures. Une fois, je les avais surpris Bukhosi et lui, pris dans une accolade maladroite, quelque chose qui ressemblait à une embrassade mais pas tout à fait, car, même si chacun tenait l'autre par les épaules, leurs visages restaient à bonne distance.

— On va le trouver, ai-je dit en le libérant des verres mais pas du whisky auquel il se cramponnait farouchement. Je suis là.

— Bukhosi, a-t-il à nouveau marmonné en tressaillant.

Il répétait *Bukhosi* d'une voix rauque, comme si cela pouvait suffire à le faire apparaître – Dieu n'avait eu qu'à nommer Adam pour qu'il existe. Mais pour Bukhosi, ça ne marchait pas. Moi, ça me faisait mal, parce que je soupçonnais que sans doute on ne le retrouverait jamais, vu que j'étais avec lui quand il a disparu – nous étions en train de chanter côte à côte au meeting organisé à Stanley Square par le mouvement séparatiste Mthwakazi il y a seulement neuf jours, le dimanche 7 octobre. Les lys grimpants étaient déchaînés, les tournesols ondoyaient tranquillement et, l'écume aux lèvres, notre leader séparatiste déversait sur nous des appels aux armes, à la sécession, à la révolution, à la liberté en nous arrosant de postillons !

— Sécession du Zimbabwe, criait-il. Sécession !

— Sécession ! répondait en écho notre chœur enfiévré.

— Pour nos frères tués dans les années 1980 pendant le génocide de Gukurahundi ! criait-il. Sécession !

— Sécession ! répétions-nous en écho.

— Sécession de la tyrannie !

— Sécession !

Alors que nous levions des poings révoltés mais pacifiques, la police antiémeute s'est jetée sur notre rassemblement, entassant tous ceux qui ne couraient pas assez vite à l'arrière de leurs cars de police. C'est la dernière fois que j'ai vu Bukhosi et c'est là qu'il a disparu.

Que m'aurait donc dit Dumo ? *Parle vrai à la mort, ou vis un mensonge mort !* Je ne comprenais pas la moitié de ce que racontait Dumo, mais à coup sûr, il savait vous prendre aux tripes. Dumo, qui a essayé d'être mon mentor et qui, surtout, a soigné mon chagrin après la mort de mon oncle Fani, un chagrin qui, pendant toute une période, m'a fait délirer ; Dumo qui, malgré tout, ne se lassait jamais de me fustiger, de me répéter que j'avais beau être le protégé d'un révolutionnaire, je ne servais à rien, qu'il me manquait la témérité nécessaire pour susciter l'insurrection.

Mais à quoi bon me demander ce qu'il aurait pu me dire ? Je suis celui qui a survécu et, lui, il a disparu, à cause de ses pitreries de cinglé. Pouf ! Façon courant d'air. Lui aussi il a été englouti dans un de ces cars de police le jour du meeting du Mthwakazi et, depuis, il n'a pas été recraché.

Dumo, je ne pense pas que je le reverrai un jour, pas plus que Bukhosi. C'est lui qui m'a appris qu'un homme peut se refaire en refaisant son passé. Donc, quand Abednego a dit que j'étais comme un fils pour lui et que, dorénavant, il me considérerait comme son fils de substitution, j'ai senti, non sans fierté, que je devais sauter sur l'occasion. Peut-être, en tant que fils de mon père de substitution, je pourrais profiter d'une certaine tendresse familiale et, par là même, me débarrasser pour de bon des horreurs glauques de ma propre histoire, celle que m'ont léguée des parents que je n'ai jamais connus.

J'ai commencé à l'appeler, sur le ton de la plaisanterie mais avec beaucoup de sérieux, père de substitution. Et que cette histoire de substitution ne trompe personne, j'ai l'intention d'être

aussi proche des Mlambo qu'un fils pourrait l'être, lié avec bonheur par la philosophie bantoue de l'ubuntu, cette ascendance commune. Et même si je ne suis que le locataire de cette chambre de Pygmée qu'ils ont réussi à caser dans leur cour, histoire d'encaisser un loyer dans ces temps difficiles, seul un étroit couloir de sable me sépare de leur porte ; et même si je ne suis que leur locataire, nous partageons déjà une certaine histoire, les Mlambo et moi, car ce qu'ils ignorent, c'est que j'ai grandi dans cette maison, elle appartenait à mon bien-aimé oncle Fani qui nous a quittés.

Peut-être, même s'il est constamment inquiet pour Bukhosi, Abednego commence-t-il vraiment à me considérer, moi aussi, comme son fils. Sinon, pourquoi s'est-il essuyé les yeux, a-t-il redressé le buste et s'est-il empressé de nous verser à chacun de généreuses rasades de Bell's dans les verres en cristal ? Et pourquoi, alors que je savais qu'il est un alcoolique repentí qui ne boit plus depuis cinq ans, depuis 2002, et qui a même reçu une médaille de bronze des AA pour le prouver, l'ai-je encouragé en buvant le Bell's ? Peut-être parce que j'étais impatient de consolider cette nouvelle revendication filiale. Il a éclusé son Bell's bien plus vite que moi, il s'est resservi à répétition jusqu'à être totalement soûl et bavard comme une pie, se mettant à dégoíser interminablement sur son passé. J'ai alors fait ce que j'avais le sentiment qu'il souhaitait me voir faire ; je me suis lancé dans la chronique de cette histoire familiale qu'il était en train de me confier, comme l'aurait fait n'importe quel fils digne de ce nom.

Nos conversations, démarrées il y a deux jours, relèvent davantage de la confession unilatérale, toujours avec l'agréable compagnie du whisky – que je me suis décidé à fournir puisque, sans ça, mon père de substitution n'est qu'un grincheux muet –, et se tiennent entre les séances de recherches collectives pour retrouver Bukhosi. Le plus souvent, nous nous installons dans le salon de mama Agnes, rien que lui et moi, lui avachi sur son canapé, moi administrant le Bell's. Ça lui prend du temps pour arriver au cœur du sujet – il a vraiment tendance à causer sans fin du gamin. Heureusement, mama Agnes n'est jamais là dans la journée, et ces jours-ci, la pauvre, elle rentre tard le soir, qu'elle

soit dans les banlieues riantes de l'autre côté de la ville, au lycée de filles Grahams où elle enseigne l'anglais, ou à son église des Saintes-Onctions, où elle se rend tous les jours pour implorer, harceler et lécher les bottes du Saint-Esprit afin que lui soit révélé l'endroit où se trouve son Bukhosi, en pure perte pour l'instant. Mon père de substitution s'est octroyé un congé illimité, finie l'usine de caoutchouc Butnam tant qu'on n'aura pas retrouvé son fils, dit-il.

Cette intimité que mon père de substitution a commencé à partager avec moi, c'était ce que Bukhosi désirait depuis toujours. Le gars assaillait notre père à propos de l'histoire familiale.

"Baba", commençait-il, non sans une certaine crainte car il prévoyait la colère dans laquelle de telles questions allaient plonger Abednego, qui maniait volontiers la ceinture.

"Baba", disait-il sans se laisser décourager par cette perspective. "Je veux savoir, baba", tant son désir était puissant, tant il faisait briller ses yeux couleur d'émeraude. "Comment as-tu grandi... ?" Frissonnant comme une petite chose affamée, accablée, perdue. "Où étais-tu pendant... c'était quoi..." Encore plus rebelle après que je lui ai présenté Dumo, qui l'a pris sous son aile, comme il avait essayé de faire avec moi, alimentant l'appétit du gamin pour le passé. "J'ai *besoin* de savoir... tu *dois* me dire..." La dangereuse voix de basse d'un gamin de dix-sept ans, brusquement mûrie dans son insolence, bien différente de ses habituels gémissements d'enfant gâté. "J'exige de savoir ce qui s'est passé pendant le Gukurahundi !"

Dans quelle angoisse cela plongeait notre père ! Je remarquais à quel point ses mains tremblaient, et ce n'était pas la colère qui le faisait écumer et bredouiller mais quelque chose de plus fondamental, quelque chose qui inondait son front de sueur. Et même s'il frappait le gamin, ce n'était pas vraiment lui qu'il voulait frapper mais, à ce qu'il me semblait, plutôt lui-même.

Le gars ne savait ni quand ni comment insister, il ignorait l'art de cultiver la relation qu'un fils se doit d'entretenir avec son père. Mais moi, à force d'observer, de prêter attention, je sais comment manier un homme abattu. Certains silences sont apaisants et la bonne manière de s'y prendre, je l'ai compris, c'est de faire comme si ce qui venait de se passer, la piètre raclée, les cris

inefficaces et les tremblements, ça ne comptait pas. Ne changer ni de ton ni de langage corporel. Et ça, je savais faire ; si j'étais en train de lire le journal quand le petit prenait une raclée, je continuais ma lecture. En fait, je ne m'en mêlais que si mama Agnes était à la maison, parce qu'elle se précipitait en hurlant à Abednego d'arrêter, tout en essayant de s'interposer entre lui et le gamin. Là, je me levais d'un bond et je piétinais derrière eux, comme si ça servait à quelque chose. Ensuite, je préparais du thé Tanganda pour mama Agnes, infusé pendant cinq minutes dans l'eau bouillante, avec un peu de citron, exactement comme elle l'aime.

La seule chose que j'aie jamais osé dire à Abednego après une de ses altercations avec le gamin, c'est, "Si j'étais ton fils, je ne te parlerais pas sur ce ton". En tenant ces propos, j'ai fait bien attention à ne pas me tourner vers lui, à rester le nez collé sur la télé, que j'étais justement en train de regarder pendant que tout ça se passait, comme si ma remarque comptait vraiment pour du beurre. Et juste après, j'ai monté le son et j'ai ri pendant tout le reste de l'émission, même si, maintenant, je ne me souviens plus de grand-chose, parce que ça ne m'intéressait pas du tout. Je sentais le regard d'Abednego sur moi et mon cœur battait à tout rompre. Je craignais d'être allé trop loin, j'aurais mieux fait de me taire et, avec mes remarques, j'avais provoqué sa colère alors que je ne désirais que le calmer. Mais lui, il ne m'a fait aucun reproche ; il n'a pas dit un mot. Et même, le soir, alors que l'électricité avait été brutalement coupée, comme ça se produit tout le temps en ce moment, il m'a invité à le rejoindre dans la cour, près du feu où mama Agnes était en train de préparer le dîner, et on a fait une partie de dames.

L'entendre m'appeler "fils", même si c'était "fils de substitution", quand il est venu me trouver il y a deux jours dans ma chambre, c'était donc le fruit d'un long travail. Je n'aurais jamais pu imaginer que non seulement mon père de substitution m'appellerait "fils" mais que nous partagerions l'intimité qu'un père partage avec son fils – l'histoire familiale. Peut-être, si Bukhosi, mon frère de substitution, avait compris notre père, s'il avait su lui parler, aurait-il lui aussi partagé l'intimité de notre histoire familiale et il aurait acquis ces bases solides dont il avait

désespérément besoin, mais parce qu'elles lui manquaient, il s'est perdu et parce que, moi, je les ai désormais en ma possession, je me suis trouvé. Perdu – trouvé ! *Ça ne concerne pas que les objets.*

LIVRE UN

DES PÈRES ET DES GRANDS-PÈRES

Un homme doté d'une conscience et disposant d'une cervelle, d'un écran vide et d'un clavier, ce que j'ai, se fabrique sa propre histoire familiale. La meilleure méthode pour reprendre possession de soi, c'est de cogiter sur la question *Qui suis-je ?* Et qui on est, ça commence par une solide ascendance familiale dans laquelle cultiver ses racines. Un homme doit pouvoir retracer les détails de son histoire familiale en remontant au moins sur deux générations, jusqu'à son grand-père. Sinon, difficile d'affirmer qu'on se trouve en terrain solide. Il faut pouvoir désigner un homme et déclarer "Voilà mon grand-père". Ou au moins montrer une photo sépia, aux bords rongés par les dents affectueuses du temps.

Puisque mon père de substitution ne possède ni photo sur papier glacé ni l'aplomb nécessaire pour affirmer "Voilà mon grand-père", je me suis retrouvé à devoir résoudre la question de notre ascendance familiale. Et ça, ça n'a pas été facile. Parce que, tant qu'il est bien à l'abri dans la tiédeur du Bell's, Abednego affirme que son père, c'est l'homme qu'il a toujours appelé "baba", le mari de ma grand-mère de substitution, cette femme d'une perfide timidité qui, à l'apogée de sa gloire, rivalisait avec le soleil tant sa beauté était aveuglante. Et puis, l'instant d'après, une fois échauffé par le whisky écossais, il profère des affirmations douteuses : son vrai père est un certain James Thornton, jadis propriétaire de cette ferme Thornton dont les récoltes abondantes en ont fait saliver plus d'un dans les Tribal Trust Lands voisines, ces réserves indigènes où a grandi le jeune Abednego, relégué là par l'État à l'époque de la ségrégation raciale, quand le Zimbabwe était encore la Rhodésie.

Il y a deux jours, lorsqu'il est venu dans ma chambre me raconter ça en pleurnichant, j'ai haussé les sourcils. Il m'a jeté un regard noir et il a remonté sa manche de chemise pour me coller son bras sous le nez, en se tapotant la peau. L'intérieur de son avant-bras, qui ne voit guère le soleil, est plus blanc que noir, et ses poils plus dorés que foncés.

Comme s'il sentait encore mon scepticisme, il s'est lancé dans un monologue dramatique sur le jour où le fermier a tenté de revendiquer ce qui, par le sang et le sperme, était prétendument à lui. Ce jour-là, baba, assis devant sa case à l'ombre du mopane, était occupé à nettoyer son fusil FAL, vêtu de pied en cap de sa tenue du RAR, le Rhodesian African Rifles, un régiment de la Rhodesian Army – une chemise vert brousse rentrée dans un short à pli, des chaussettes de laine, des bottes noires et un couvre-chef avachi –, et il hochait la tête d'un air solennel à l'intention de mon oncle (de substitution) Zacchaeus, qui lisait des versets de la Bible, dans un anglais que le paternel comprenait et glorifiait mais qu'il était incapable de lire, quand Thornton le fermier avait débarqué hors d'haleine par la colline au nord-est, venant de sa ferme, un câble de téléphone dans sa main tremblante, les sandales frémissantes de poussière. Abednego, mon père de substitution, tapi derrière les kraals à une centaine de pas du mopane, écoutait Zacchaeus lire en tentant sans succès d'imiter la prononciation sophistiquée de son frère ; il se redressa en fixant bêtement le fermier.

— Donne-moi le gamin ! cria Thornton le fermier.

Il se mit à faire des grands gestes en direction d'Abednego tout en étrillant baba qui n'avait pas su s'en occuper correctement, lui qui avait préféré envoyer à l'école ce petit con de Zacchaeus plutôt que mon père de substitution.

Mon père de substitution commença à se tortiller et un sourire se dessina sur son visage clair en entendant les cris du fermier. Depuis dix-neuf ans qu'il était sur terre, il n'avait jamais imaginé qu'il pourrait, lui, aller à l'école. C'était Zacchaeus qui était spécial, lui, le plus jeune fils et pourtant la prunelle des yeux de baba ; même si, les premiers jours, ça lui mettait la rate au court-bouillon de voir son petit frère se faire réveiller le matin pour aller dans l'unique école du district destinée aux

Africains, distante d'environ treize kilomètres, avec le temps, sa rate avait fini par se calmer.

Le coup de colère du fermier lui avait fait un drôle d'effet. Il savait, et ça l'avait toujours secrètement ravi, que le fermier avait un faible pour lui. Tout le monde était au courant, baba, mama et même Zacchaeus dont le fermier fouettait les fesses à coups de câble téléphonique chaque fois qu'il le prenait en train de chaparder dans ses champs. Mais cette indignation, là, c'était tout autre chose, un éclat qui, porté par les ailes du vent, parviendrait aux oreilles de tout un village pétri de jalousie. Alors, il se tortillait, mon père de substitution, il lançait autour de lui des regards noirs, il faisait un tas de grimaces, tout en savourant secrètement les paroles du fermier.

Baba, lui, leva son arme jusqu'à ce qu'elle fût braquée sur Thornton le fermier.

— Barre-toi d'ici, mani, enfoiré de civil !

— T'oserais me tirer dessus ? T'oserais me tirer dessus, espèce de connard, t'oserais tirer sur un Rhodie ?

— Un Rhodie ? Tu veux qu'on en parle ? Moi, j'étais sous-lieutenant dans le Royal Rhodesian African Rifles, bon Dieu de merde, j'ai servi sous les ordres du colonel J. F. Clayton et de Sa Majesté le colonel en chef George VI, j'ai combattu aux côtés de tes supérieurs en Birmanie, ces Angliches de bonne composition, bénis soient-ils, j'ai tué des hommes qui étaient plus dignes de vivre que toi, espèce de Rhodie, et je suis prêt à te descendre direct pour comportement inapproprié face à personnel militaire !

Du coin de l'œil, sur la droite, mon père de substitution vit sa mama passer la tête hors de la case-cuisine. Dès qu'elle comprit qu'il s'agissait de baba et de Thornton le fermier, elle battit en retraite.

— Recule, civil ! Je te préviens ! cria baba.

— Donne-moi le gamin, c'est tout !

Baba cracha tout en armant son fusil.

Thornton le fermier se barra en courant, il retourna dans sa ferme à côté des Tribal Trust Lands. Avec sa salopette rouge qui s'arrêtait aux chevilles, on aurait dit une canaille fuyant une scène de crime.